

<p>BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR</p> <p>TOUTES SPÉCIALITÉS</p>

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

SESSION 2014

Durée : 4 heures

Aucun matériel autorisé.

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Le sujet comporte 9 pages, numérotées de 1 à 9.**

Cette part de rêve que chacun porte en soi

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/ 40 POINTS)

Vous ferez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Jean-François Dortier, « Quand je serai grand... », *Sciences humaines*, n°234, février 2012

Document 2 : Paul Auster, *Brooklyn follies*, Actes Sud, 2005

Document 3 : Michel Bouquet et Fabienne Pascaud, *Mémoire d'acteur*, Plon, 2011

Document 4 : Martine Laronche, « Qu'est-ce que j'peux faire ? J'sais pas quoi faire... », *Le Monde*, 26 mai 2009

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/ 20 POINTS)

Selon vous, pour trouver sa voie dans la vie, faut-il oublier la part de rêve que chacun porte en soi ?

Vous répondrez à cette question de façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures de l'année et vos connaissances personnelles.

DOCUMENT 1

Spiderman vit dans un petit village de l'Yonne où il fréquente la classe de maternelle petite section. La plupart du temps, il se dissimule sous la forme d'un petit bonhomme de 4 ans dont le nom est Léo.

5 Mais dès que la récréation sonne, Léo redevient Spiderman. À peine sorti, le voilà qui s'élançe. Dans la tête de Léo, la cour de récréation est une grande ville qu'il survole, plongeant d'un bâtiment à l'autre, accroché à ses fils magiques. Quand un méchant se présente sur son chemin, Spiderman surgit et l'atomise avec un rayon magique. Il met en déroute son ennemi en distribuant des coups qui font « pchhh », « khh », « tff ». La maîtresse le voit courir les bras en l'air, criant : « Attention, je suis
10 Spiderman ! Je suis le plus fort ».

Parfois, Léo croise sur son chemin un concurrent, Clément, un autre petit bonhomme du même âge qui se prend pour l'homme-araignée. Du coup, cela crée des conflits de légitimité et s'engagent alors des disputes pour savoir qui est le « vrai Spiderman ».

15 Prenez n'importe quelle classe de maternelle peuplée de gamins de 4-5 ans, il y a de fortes chances pour que vous croisiez quelques Spiderman, Superman et autres Power Rangers en miniature. Quand l'on demande aux enfants de cet âge : « Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ? », les superhéros arrivent souvent en premier chez les garçons. Et dans les rangs des filles, il y a forcément
20 une ou deux princesses et une Dora l'exploratrice.

La plupart des enquêtes sur le sujet convergent. Les petits enfants aspirent souvent à se transformer en modèles « fantasmatiques¹ » de superhéros ou de princesses. Souvent les rôles sont plus modestes – policier, pompier, docteur ou maîtresse. Est-ce à dire que les uns (les aspirants superhéros) sont irréalistes et les
25 autres plus réalistes ? Pas forcément : pour un enfant de 3-4 ans, le pompier est un personnage héroïque, avec son casque brillant, son gros camion rouge, et dont le rôle consiste à maîtriser le feu et à voler au secours des gens en danger.

Le temps de l'adolescence

30 Retrouvons maintenant ces mêmes enfants au lycée, une douzaine d'années plus tard. À quoi rêvent maintenant les anciens Spiderman, pompiers et princesses ? La théorie psychologique voudrait qu'en grandissant, l'enfant passe progressivement de l'imaginaire à la réalité. Cette adaptation au réel passe par une phase de découverte de soi (de ses envies et ses capacités) et de prise de conscience
35 parallèle de la réalité et de ses contraintes.

.../...

¹ Qui présente un caractère irréel.

Avec l'âge, l'enfant s'est rendu compte que la carrière de Spiderman ou de cosmonaute n'est pas très réaliste et qu'il devra se replier vers des carrières plus prosaïques², adaptées à ses goûts, à ses capacités et au marché de l'emploi. Adieu les héros de l'enfance ! Il faudra se résoudre à un job plus raisonnable :
40 informaticien, infirmier ou chauffeur de bus.

Mais à y regarder de plus près, la situation est plus ambiguë. Les enquêtes sur les projets d'orientation des adolescents ne confirment qu'une partie de la thèse du réalisme progressif. Tout d'abord, on constate qu'à la fin de l'école primaire, vers 11 ans, l'aspiration des enfants vers les métiers « fantastiques » reste très élevée.
45 Simplement au lieu de vouloir être Spiderman ou Dora l'exploratrice, on veut être champion de foot ou star de cinéma. Quatre ans plus tard, vers l'âge de 15 ans, les adolescents sont-ils enfin passés à l'âge de raison ? Pas tout à fait.

Les enquêtes montrent d'abord que les adolescents sont pour l'essentiel indécis et désorientés quant à leur avenir. Seule une minorité semble portée par une « vocation ». Pour la plupart, c'est d'ailleurs un choix assez vague (« faire de l'histoire » ou des « études de communication », « s'occuper d'enfants ») qui prédomine sur un métier précis.
50

Mais la grande majorité (60 %) reste dans l'incertitude. La question du choix d'orientation posée par les parents et le système scolaire est donc une équation compliquée pour un adolescent soumis à trois incertitudes : 1) en pleine métamorphose, il est incertain de lui-même ; 2) ayant passé toute sa vie consciente entre l'école et la maison, il ignore la plupart des métiers ; 3) il est confronté à un avenir économique dont le monde s'accorde à dire qu'il est imprévisible.
55

Sommé d'élaborer un « projet », l'adolescent finit donc par répondre aux sollicitations de son entourage et aux contraintes de l'orientation, mais ses choix restent pour une large part des choix par défaut. Averti des contraintes du marché du travail, du parcours d'obstacles des études qui l'attendent, l'adolescent est amené à répondre à la question de son orientation en feignant un certain réalisme. Mais au fond de lui, les grandes ambitions sont toujours là. Sous le masque de l'élève
60 raisonnable, le héros n'est pas mort.
65

Jean-François Dortier,
« Quand je serai grand... », *Sciences humaines*, n°234, février 2012

² Banales, communes.

DOCUMENT 2

Harry, Nathan et son neveu Tom sont dans un restaurant français de Brooklyn. Tom confie ne plus supporter la société américaine qui l'entourne.

TOM. — Dis-le-moi, toi, Harry, où aller. Je suis ouvert à toutes suggestions.

NATHAN. — Un endroit où vivre selon sa conscience. [...]

HARRY. — De quoi s'agit-il ?

NATHAN. — Le refuge intérieur, Harry. Là où on se retire lorsque le monde
5 réel est devenu impossible.

HARRY. — Ah ? J'ai eu ça, jadis. Je pensais que tout le monde en avait un.

TOM. — Pas nécessairement. Ça demande de l'imagination, et combien de
gens en ont ?

HARRY. — (*fermant les yeux, les index appuyés sur ses tempes*) Voilà que
10 tout ça me revient maintenant. L'hôtel Existence. J'avais à peine dix ans mais je me
souviens encore de l'instant précis où cette idée m'est apparue, de l'instant précis où
j'ai trouvé ce nom. C'était un dimanche après-midi, pendant la guerre. La radio
marchait, et j'étais assis dans le living¹ de notre maison de Buffalo, en train de
15 regarder dans un numéro du magazine *Life* des images des troupes américaines en
France. Je n'étais jamais entré dans un hôtel, mais j'en avais vu assez du dehors
quand j'accompagnais ma mère en ville pour savoir que c'étaient des endroits
spéciaux, des forteresses où l'on est à l'abri de la crasse et de la misère
quotidiennes. J'adorais les bonshommes en uniforme bleu qui se tenaient devant le
Remington Arms. J'adorais l'éclat des cuivres de la porte à tambour de l'Excelsior.
20 J'adorais le lustre immense qui pendait au plafond dans le hall du Ritz. La seule
raison d'être d'un hôtel était d'assurer bonheur et confort, et dès l'instant où on avait
signé le registre et où on était monté dans sa chambre, il n'y avait plus qu'à
demander et on avait tout ce qu'on voulait. Un hôtel, ça représentait la promesse
d'un monde meilleur, un endroit qui était davantage qu'un simple endroit, c'était une
25 occasion, une chance de vivre à l'intérieur de vos rêves [...].

TOM. — Je ne te suis toujours pas. Tu inventes un endroit nommé hôtel
Existence, mais où ça se trouve ? À quoi ça sert ?

HARRY. — À quoi ça sert ? À rien, en vérité. C'était une retraite, un monde
que je pouvais visiter en pensée. C'est de ça que nous parlons, non ? L'évasion.

30 NATHAN. — Et où s'évadait ce Harry de dix ans ?

.../...

¹ Aux Etats-Unis, pièce qui regroupe le salon et la salle à manger.

HARRY. - Ah. Ça, c'est une question complexe. Il y a eu deux hôtels Existence, voyez-vous. Le premier, celui que j'ai inventé ce dimanche après-midi pendant la guerre, et puis un second, qui n'a commencé à fonctionner que lorsque j'étais à l'école secondaire. Le numéro un, je le dis à regret, était pure fleur bleue et sentimentalisme de gamin. Je n'étais qu'un petit garçon, à cette époque, et la guerre était partout, tout le monde en parlait tout le temps. J'étais trop jeune pour combattre mais, comme beaucoup de gros petits nigauds, je rêvais de devenir soldat. Pouah. Oh, pouah, deux fois pouah. La vacuité², la balourdise des mortels. Alors j'imagine cet endroit que j'appelle l'hôtel Existence, et je le transforme aussitôt en refuge pour les enfants perdus. Je parle d'enfants européens, bien sûr. Leurs pères avaient été tués au combat, leurs mères gisaient sous les ruines d'églises et d'immeubles écroulés, et eux, ils erraient au milieu des décombres de villes bombardées, au plus froid de l'hiver, ils cherchaient à manger parmi les détritiques ou dans des forêts, des enfants seuls, des enfants par paires, des enfants en bandes de quatre ou six ou dix, avec les pieds enveloppés de chiffons en guise de chaussures, des visages hâves³ éclaboussés de boue. Ils vivaient dans un monde sans adultes et moi, personnage intrépide et follement altruiste⁴, je m'étais sacré leur sauveur. Telle était ma mission, mon but dans la vie, et chaque jour, jusqu'à la fin de la guerre, je me faisais parachuter dans l'un ou l'autre coin démolé de l'Europe pour secourir des garçons et des filles affamés. Je franchissais des coteaux en flammes, je traversais à la nage des lacs en train d'exploser, je me frayais un chemin à la mitraillette dans des caves à vin humides et chaque fois que je découvrais un orphelin, je le prenais par la main pour l'amener à l'hôtel Existence. Peu importait dans quel pays je me trouvais. La Belgique ou la France, la Pologne ou l'Italie, la Hollande ou le Danemark – l'hôtel n'était jamais bien loin, et je réussissais toujours à y amener le gosse avant la tombée du jour. Une fois que je l'avais aidé à remplir les formalités à l'accueil, je faisais demi-tour et je m'en allais. Gérer l'hôtel, ce n'était pas mon boulot – seulement trouver les enfants et les conduire là. De toute façon, les héros ne se reposent pas, hein ? Ils n'ont pas le droit de dormir dans des lits moelleux avec des édredons en duvet et trois oreillers, ils n'ont pas le temps de s'asseoir dans la cuisine de l'hôtel pour manger une portion de ce succulent ragoût de mouton aux pommes de terre et aux carottes qui fume dans le bol. Ils doivent repartir en pleine nuit et faire leur boulot. Et mon boulot consistait à sauver les enfants. Jusqu'à ce que la dernière balle ait été tirée, jusqu'à ce que la dernière bombe ait été larguée, il fallait que j'aie à leur recherche.

Paul Auster,
Brooklyn follies, Actes Sud, 2005

² Etat de ce qui est vide, qui n'a pas de valeur.

³ Amaigris et pâlis.

⁴ Qui recherche l'intérêt d'autrui.

BREVET DE TECHNICIEN SUPERIEUR – TOUTES SPECIALITES	SESSION 2014
Culture Générale et Expression	CULTGEN - PF Page 6 sur 9

DOCUMENT 3

Mémoire d'acteur est une biographie de l'acteur Michel Bouquet, né en 1925, rédigée par Fabienne Pascaud à partir des entretiens qu'elle a eus avec lui. Il raconte qu'il a passé beaucoup de temps debout à l'école, puni au « piquet », c'est-à-dire le dos tourné à ses camarades, au fond de la classe.

Quel entraînement pour le futur acteur ! Car seul dans son coin, abandonné, on se raconte forcément des histoires pour survivre à l'ennui, se venger, peut-être. Michel Bouquet se rappelle ainsi de formidables et très heureux scénarios où il fuyait au loin, prenait le bateau ou le train, visitait seul des pays merveilleux où lui arrivaient 5 quantité d'aventures héroïques et pittoresques. De piquet en piquet, le film picaresque¹ se poursuivait, se compliquait, s'achevait... Et lui d'apprendre de mieux en mieux à se projeter dans d'autres univers, à sortir de son quotidien, à se réinventer. Et pour cela à se connaître chaque jour davantage, à dialoguer de plus en plus intimement, profondément avec lui-même. Mais rien qu'avec lui-même. « De 10 moi à moi, avec tous mes moi possibles. Je l'ai appris là. J'ai été forcé de l'apprendre là. Avec les autres, hélas ! Je ne pouvais pas. Ça deviendra par la suite presque une particularité de mon jeu, cette connivence absolue, obligée avec soi ; une limite peut-être aussi, une difficulté à jouer avec les autres... ».

Comment changer les habitudes d'enfance, quand elles vous ont permis de 15 résister à la détresse, au malheur ; quand elles vous ont forgé le caractère, quand elles vous ont permis de devenir adulte. Evoquant le piquet, le comédien parle aujourd'hui de plaisir solitaire. Il en a tiré le goût de se construire lui-même, de vivre à l'intérieur de lui-même en ne se préoccupant que de lui, en ne se servant que de lui...

[...]

Michel est ébloui². Voir se déplacer si joliment, dans des salons si raffinés, des 20 acteurs si élégants dans leurs costumes de soie, avec leurs belles perruques poudrées, lui semble tout à coup le comble des merveilles. Quelle chance ont ces gens-là de vivre ainsi dans la fiction, de passer leur existence dans de folles et magnifiques histoires, de pouvoir fuir le quotidien obscène et la réalité dégoûtante. Un choc. Surtout le jour où il découvre le sociétaire Maurice Escande en vivante 25 incarnation de Louis XV, dans *Madame Quinze* de Jean Sarmant [...] Le futur administrateur de la Comédie-Française (il le sera de 1960 à 1968) interprète le roi bien-aimé avec tant de grâce, de distinction, de courtoisie, que le jeune mitron en est saisi.

.../...

¹ Racontant les aventures d'un héros parti de rien, mais qui, grâce à sa débrouillardise, et surmontant bien des déboires, parvient à se hisser dans les hautes sphères de la société.

² Ayant quitté l'école à quatorze ans, le jeune Michel devient apprenti-boulangier (« mitron »), puis manutentionnaire au Crédit du Nord, à Paris. Sa mère, qui aime le théâtre, l'y emmène souvent.

30 Dans le monde de brutes où il n'a cessé de se débattre depuis l'âge de sept ans, il n'imagine pas pareille délicatesse, pareille civilité, possibles.

35 Comment l'univers du théâtre ne lui aurait-il pas paru tout à coup un univers de rêve ? Même être machiniste là-bas lui aurait plu, rien que machiniste, ou juste balayeur de plateau ; du moment qu'on l'accepte dans cette boîte magique où tous les songes sont permis, où l'on peut vivre dans l'imaginaire. Comme si les aventures échevelées qu'il s'inventait interminablement au piquet, il n'y a pas si longtemps encore, allaient pouvoir, autrement, continuer, se renouveler. D'avoir entr'aperçu, l'espace de quelques représentations, ce monde, selon lui miraculeux, devait tarauder de longs mois le jeune mitron devenu entre-temps transporteur de paquets au Crédit du Nord.

40 Et puis il se décide, un beau matin de mai 1943. L'idée d'être acteur, pourquoi pas, comme les autres, l'envie d'avoir lui aussi le droit de vivre au royaume des histoires et des contes, ont fait insidieusement leur chemin. Alors il prend tout simplement l'annuaire téléphonique, cherche le nom de Maurice Escande, celui qui, en scène, dans son délicieux costume Louis XV, lui avait paru si affable³, si aimable. 45 Il trouve immédiatement son adresse, rue de Rivoli. Il décide de s'y rendre un dimanche matin, jour où il ne travaille pas et où sa mère est à la messe. « Il va être gentil, forcément gentil, il est tellement gentil en scène ! » se persuade-t-il avec naïveté, pour se donner du courage.

50 Il est à peu près 10h10, se souvient-il encore avec une surprenante précision, lorsqu'il sonne à la porte du prestigieux sociétaire de la Comédie-Française...

Michel Bouquet et Fabienne Pascaud,
Mémoire d'acteur, Plon, 2011

³ Bienveillant.

DOCUMENT 4

Au lycée, à l'heure des choix d'orientation, beaucoup de jeunes restent indécis. « Je n'ai aucune idée de ce que je veux faire plus tard, explique Pierre, élève en première scientifique à Bordeaux. Du coup, je n'ai pas de carotte pour me faire aller de l'avant et je suis en train de rater mon année. »

5 Ses parents ne lui sont manifestement pas d'un grand secours. « C'est à toi de décider et de choisir la voie où tu peux être heureux », lui conseillent-ils. Pierre est bien allé au Salon de l'étudiant avec son père et sa grande sœur. Il en est revenu en se disant que « la fac pourrait être une voie de secours s'il n'arrivait pas à faire une grande école ».

10 Pierre ne manque pas de centres d'intérêt. Il pratique le violon depuis douze ans, « une source d'épanouissement et de bonheur », mais aussi la guitare et la batterie et de nombreux sports. Au final, l'adolescent avoue craindre de faire fausse route. « J'ai peur de choisir un métier et de me rendre compte qu'un autre m'aurait procuré plus de plaisir ».

15 Selon une enquête réalisée auprès de 227 lycéens de terminale par Harris Interactive pour la Chambre de commerce et d'industrie de Paris, fin 2008, seulement 40 % des élèves avaient un projet précis d'orientation scolaire ou professionnel à un mois et demi des inscriptions dans le supérieur, 44 % avaient un projet approximatif et 16 % n'en avaient pas vraiment ou pas du tout.

20 Cette indécision inquiète souvent les parents. « C'est assez normal de ne pas savoir ce qu'on veut faire à cet âge. Les jeunes mûrissent plus tardivement et les études s'allongent », tempère Patrice Huerre, psychiatre. Ce n'est pas parce qu'un lycéen ne sait pas quoi faire que rien ne l'intéresse. La difficulté est, à l'inverse, de choisir face à toutes les possibilités qui s'offrent à lui. « Souvent, les parents cassent
25 les rêves de leurs enfants, remarque le psychiatre. Il faut au contraire les soutenir, y compris les plus déraisonnables, car ils constituent un moteur formidable. »

Martine Laronche,
« Qu'est-ce que j'peux faire ? J'sais pas quoi faire... », *Le Monde*, 26 mai 2009